

# BYRRH

**VIN TONIQUE et APERITIF**  
 RECOMMANDE AUX FAMILLES — VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES  
 L. VIOLET, - THUIR, FRANCE  
 Agents: **PAUL GELPI & SONS, New Orleans**

# BYRRH

### "BILLET PARISIEN"

Voilà huit jours qu'on nous parle de l'arrivée des Zeppelins, voilà huit jours que nous fermons consécutivement nos volets et que nous tirons nos rideaux; et nous ne voyons rien venir; cette menace n'a pas effrayé Paris à coup sûr, mais enfin cette répétition générale d'une ville dans l'obscurité, les défilés de Londres annonçant le raid des grands mitrailleurs de l'air, qui ont détruit quelques maisons, tué quelques femmes et quelques enfants de l'autre côté du détroit, n'est pas sans imposer à la population — si résolu soit-elle — quelques réflexions sérieuses. On compte sur l'arrivée des Zeppelins à Paris d'une nuit à l'autre. C'est le moment de redoubler de fermeté. S'ils viennent que fera-t-on? On les attend et on les recevra avec cette tranquillité d'âme qui n'a jamais abandonné la grande ville.

On comprend maintenant pourquoi le général Gallieni, commandant du camp retranché, était opposé à la rentrée du gouvernement à Paris. Nous avons soutenu quand nous étions dans cette anarchose ville de Bordeaux qu'il ne fallait la quitter que lorsque toute appréhension serait écartée. Les députés voulaient absolument venir siéger, on est donc parti avant l'heure, et on a pu discuter à l'aise non pas en séances, où, à part, l'incroyable intervention du jeune financier Stern, contre le 3% pour cent français, les choses se sont passées très correctement, mais dans les couloirs. Ah! ces couloirs de la Chambre, où naissent tant de commérages et où se cultivent tant de cancanes! Ce n'est pas là le jardin des amours nécessaires.

Paris est-il à l'abri d'une expédition de Zeppelins? Nous ne le croyons pas. Des mesures ont été prises à coup sûr, mais personne ne peut dire qu'elles seront suffisantes. Soyons sincères, il faut s'attendre à l'arrivée d'une flottille aérienne, au moment où nous y pensons le moins. Nous n'avions pas prévu, nous ne pouvions pas prévoir cette éventualité. Nous ne sommes pas, bien entendu, démontés par cette menace qui s'accroît, mais nous nous demandons quelles peuvent être les conséquences?

Cela dépendra évidemment des dégâts et des morts que causeront les premières incursions de cette flottille aérienne allemande. Ceux qui on vu les Taubes et leurs vieillards sont beaucoup plus fermes que les autres. Naturellement il y a des pessimistes qui, par leur état d'âme, exagèrent tout et supputent que douze Zeppelins pourraient fort bien détruire plusieurs monuments, de nombreuses maisons et tuer des centaines d'habitants, à commencer par le Président de la République. Ce sont les habitués semours de panique. Ils sont nombreux mais forment cependant une minorité restreinte. Les esprits fermes et les cœurs résolus sont heureusement la majorité, et on répète qu'en 1870, Paris investi, assiégé, bombardé nuit et jour, rationné, a été en danger bien plus grand et n'a pas failli. Il n'y a pas de raison pour abandonner la belle assurance qui ne s'est pas démentie depuis près de six mois. Nos enfants dans les tranchées à deux cents mètres des Allemands, montrent une admirable indépendance, il serait singulier, que nous les anciens, qui sommes à quatre-vingt kilomètres du front nous soyons plus étonnés.

Sans doute, on meurt là-bas, mais on résiste; eh bien il nous faut résister aussi, si on veut nous déconcerter et nous faire perdre notre sang-froid on n'y parviendra pas.

JEAN-BERNARD.

### COLERES ALLEMANDES.

M. Jules Delafosse, député du Calvados, dans le "Gaulois":  
 "Un fameux assassin de chez nous qui aurait pu être Allemand tellement il en avait la mentalité, disait sur l'échafaud:  
 "N'avez-vous jamais? C'est une recommandation qu'on retient les Impérialistes allemands. Ils entendent les crimes et nient obstinément les avoir commis. A quoi bon? La propagande acharnée qu'ils ont faite à travers le monde n'a trompé personne. La vérité a fini par transpercer cette épaisse nuée de mensonges, et chacun maintenant sait à quel s'en tenir sur les responsabilités encourues de part et d'autre. Aux Etats-Unis, où l'ambassadeur Bernstorff et l'ancien ministre Fernburg ont multiplié les mensonges et les calomnies, un ministre protestant, en plein temple, a crié du haut de la chaire: "L'Allemagne est l'assassin de l'Europe!" L'auditoire le répétait après lui. Et tous les Américains, ceux du Sud comme ceux du Nord, font retentir le même cri d'exécration. Voilà un bel exemple de morale mondiale. Cette épithète était particulièrement chère à l'Allemagne paillardement. Elle se flattait d'exercer une hégémonie mondiale dans le domaine de la politique et dans le domaine des idées. Quelle

### LES TEUTONS

Voici les horde! Les Teutons  
 Se sont remis à leurs besognes,  
 Bandes de pillards et d'ivrognes,  
 Et de gloutons.  
 Dressant la pointe de leurs casques,  
 Ils ont, sans honte ni remord,  
 Pour accomplir l'œuvre de mort,  
 Jeté leurs masques.

Au fond de leurs cerveaux malsains.  
 Que l'orgueil, ver stupide, rouge,  
 Ne gémait que louches desseins,  
 Et que mensonge.

Pioupou français, vite, à l'appel,  
 Lève-toi! Haut la baïonnette!  
 Vise bien avec ton label!  
 Frappe à la tête!

En chacun d'eux bat sous l'habit  
 Un cœur de chacal et d'hyène,  
 Où nous savons qu'il ne croûte  
 Que de la haine.

Vaillant hussard, dragon vainqueur,  
 Chasseur dont l'escadron se cabre,  
 Pointez de la lance et du sabre:  
 Frappez au cœur!

Les misérables n'ont d'entrailles  
 Que pour satisfaire leur fain  
 Et se vautrer, gorgés de vin,  
 Dans les ripailles.

Il faut que chez eux, mordicus!  
 De ce qu'on mange rien ne rentre;  
 Mathurins, serrez le blocus:  
 Frappez au ventre!

Du bon droit chevalier féal,  
 Frappe au ventre, au cœur, à la tête,  
 Frappe, Français, pour l'Idéal,  
 Contre la bête.

Frappe toujours, frappe à grands coups  
 Pour que dans le monde où nous sommes,  
 Morts les tigres et morts les loups,  
 Il ne reste plus que des hommes.  
 PAUL GAUTIER.

### Lettres de combattants

Ma chère petite cousine:  
 Cette journée-ci est une journée mémorable et il faut que je t'en fasse le récit.  
 Ce matin, alors que la pluie tombait, avec des efforts désespérés, j'ai pu me sortir du trou que j'avais établi dans du foin, en guise de lit. Après avoir constaté que les routes se liquéfiaient, que le canon tonnait toujours, nous nous sommes mis en route pour afin de sy ravitailler.

J'aime, quand je vais dans cette ville, à me promener dans l'unique rue qui a survécu au bombardement. On voit là quelques femmes et quelques vieillards, ce qui repose un peu de la vue des uniformes; puis quelques maisons entières, ça devient si rare!

Au retour, nous nous préparons à dîner, mais pour la suite il faut prendre connaissance des lieux.  
 Nous logions chez une femme dont le mari était parti à la guerre (drôle d'idée). Cette femme a quatre enfants: deux mois, trois ans, cinq ans et dix ans. J'ai quitté tout à l'heure ma garde, je suis en ce moment dans l'unique pièce du bas de la petite maison: deux mois hurle, trois ans se barbouille avec du chocolat, cinq et dix ans jouent... aux soldats. Ah! ma pauvre Suzanne! Quel vacarme! Un peu prie, c'est éblouissant! Or, il faut que nous tenions à quinze dans cette pièce et c'est bien juste si on y parvient. Aussi, a-t-on construit dans la rue, à l'angle de la route et contre la maison, une annexe.

Elle est faite de chevrons de planches, de vieux sacs, de briques, et sert de cuisine. L'ingénieur qui a présidé à son élaboration a calculé les matériaux à la traction, à la compression, à la flexion, à la torsion. L'aération est assez parfaite pour que la fumée sorte difficilement; la toiture, assez étanche pour les cas de forte gelée; et les cuisiniers, pleins d'abnégation, s'en contentent, par amour pour leur patrie.

Or, nous nous préparons donc à manger, et ma gamelle me faisait déjà vis-à-vis lorsque, soudain, un craquement horrible se fait entendre. Un fantassin, ah! les fantassins! arrive avec une voiture, prend mal son virage et rentre dans l'annexe. L'ingénieur n'avait pas fait ses calculs de matériaux au choc. Et voilà le toit qui s'enlève, les murs qui se brisent, les cuisiniers qui errent et ces descendants de Gaulois qui avaient pour seullement que le ciel leur tombât sur la tête, s'éfondrent au milieu de leurs marmottes. Mais, grâce à Dieu, la soupe reste de-

bout dans les ruines. Et pendant qu'un brigadier criait: "Je te l'avais bien dit que ça ne valait pas de la pierre de taille!" nos cuisiniers émergeaient sains et saufs.  
 A l'heure qu'il est, l'annexe est resuscitée de ses cendres et la soupe s'y distille.

Tu sais que le froid fait des siennes par ici. Il y a huit jours il gelait à pierre fendre, avant-hier la neige nous ensevelissait, et maintenant c'est le dégel.  
 Que la lutte devient dure! Le devinez-vous jamais? Ce froid qu'il faut subir dans toute sa rigueur, dans tous ses détails, avec des rhumes, des douleurs; qu'il faut subir en se battant, en travaillant. Cette bise, cette eau, cette boue, cette neige! Cela fait plus de mal que les Boches. Tu sais qu'on se rebat dur par ici et que l'on gagne du terrain.

Ce matin, temps gris et humide; on part dans une heure ravitailler aux avant-postes! Il faut, nous a-t-on dit, se munir de nombreux chevaux, car il ne faut faire aucun bruit, donc ne pas frapper, ne pas crier, pour ne pas nous faire repérer. Les chemins sont, paraît-il, affreux et les Boches en sont proches. Nous avons avancé nos tranchées à 40 mètres des leurs. Je te raconterai, en revenant, cette promenade en pleine forêt.

Nous sommes rentrés fort tard hier soir. Partis à 9 h. 1/2, chaque voiture attelée de six chevaux, nous avons monté une côte d'un kilomètre en pleine forêt. Tu connais les bois en cette saison. Les fougères, les bruyères sont rousses, les houx, sapins et buis d'un vert sombre et les troncs des arbres moussus qui ne cachent plus les feuilles permettent encore une certaine perspective.

Après douze kilomètres, on arrive dans une allée superbe bordée de deux rangées de sapins, sur la gauche cinq ou six huttes indiennes d'où s'échappait de la fumée servant d'abri à la 4e batterie du... Si tu savais comme c'est joli de voir l'installation intérieure. Vers le fond, un gros arbre, pilier central, protège un foyer où brûlent de grosses bûches qui éclairent de leurs lueurs rouges les couchettes de feuillets et de foin, les vêtements et les instruments de cuisine. L'espace est restreint, mais il y fait chaud.

De temps à autre un éclatement se fait entendre de gauche ou de droite, la fusillade coupe le silence. Après avoir servi la 4e, on part avec une seule voiture attelée de neuf chevaux sur la 5e batterie. Elle se trouve au sommet d'un mont à cinq kilomètres de là.

On prend pour y parvenir un chemin impraticable, la voiture parfois touche le sol avec son châssis. Les moyeux entrent dans la boue et il faut être silencieux. On saute par-dessus les bruyères, on gravit une pente incroyablement et soudain, on nous crie à 10 kilom.: "Halte!" Devant nous, une dizaine de gros tas de bois sont dressés. Derrière quatre d'entre eux, quelques canonniers fument. Dans le silence, soudain, boum!, un coup part à 15 mètres de nous d'un tas de bois. Des pièces cachées derrière, successivement parlent des salves.

Nos chevaux se cabrent. On était arrivé sur la batterie sans l'apercevoir, alors qu'elle commençait une attaque.  
 Le temps de se remettre un peu de la surprise et on peut admirer un bien joli spectacle. La batterie invisible sous son bois est installée sur le flanc d'un mont à vingt mètres du sommet. Derrière, la pente aride, très visible grâce aux arbres dénudés, laisse percevoir au fond un chemin à peine tracé, un petit torrent, et en face, le flanc opposé monte raide jusqu'au ciel gris. De petites huttes de terre sont édifées après de là; seuls, vingt hommes luttent contre l'ennemi.

Quel calme! Chacun fume tranquillement, fait la cuisine. La consigne est de tirer deux coups, toutes les trois minutes, sur une route qui serpente entre nos tranchées et celles des Boches. Et à la seconde, les coups partent.

Les Boches stupides nous envoient leurs pruneaux sur le front du mont suivant et, de temps à autre, des balles de Bavaïrois viennent mourir dans le chemin du bas. Mais quel fracas que ça tonne dans ces mille vallées! Tu ne peux t'imaginer le plaisir que l'on ressent à écouter venir les projectiles. Il faut se rendre maître de soi et il y a une certaine fierté, peut-être même un peu d'orgueil, à narguer le danger. On est presque un homme et on se sent porté à faire facilement ce que vous nommez des actes de héros. Cela, quand l'occasion se présente, ne doit pas s'écarter. On sort de soi-même, pour ainsi dire, et pour ma part, alors que je sens une appréhension à savoir que je vais aux avant-postes, je n'éprouve rien que cette surexcitation dont je t'ai parlé plus haut, une fois que j'y suis. Mais, franchement, qu'il y a de drôles de

cas, dans la guerre! Il y a des moments où l'on se demande comment on en est sorti. Je te raconterai cela à mon retour.  
 Nous sommes rentrés à la nuit et vraiment c'est impressionnant de naviguer dans la forêt à cette heure.

### LA MISERE A OSTENDE.

Lè Handelsblad dit qu'Ostende est sans pain depuis le commencement de la semaine dernière. Les habitants n'ont pour toute nourriture que des pommes de terre; les rues ne sont pas éclairées depuis jeudi et l'usage du gaz est interdit à l'intérieur des maisons. Les laitiers doivent payer une taxe de 10 fr. par jour pour livrer leur lait, et quiconque quitte Ostende doit acquitter une taxe de 5 fr. Les autorités continuent à rechercher des pièces d'or et d'argent. Il est interdit, sous peine de mort, d'expédier de l'argent hors de Belgique.

### SPEED DID IT

(Address of Geo. C. Dempsey, at Convention of Massachusetts Liquor League, Fall River, Mass.)

In this age of scientific development and manufacturing progress, efficiency is the cry of every up-to-date manufacturer, whether he is thinking of machinery, methods or human labor. Efficiency is the god to which every modern employer bows, and the Anti-Saloon League workers have been quick to grasp at this situation and to apply much of their art in making it appear to the employer—so far as labor is concerned—that efficiency would be better accomplished if alcohol could be kept away from labor.  
 So-called "big business" commands big capital and employs much labor. If the Anti-Saloon League is successful in convincing big business that its deduction from the evidence is true, and that the manufacturer can get more units of work out of labor if he can separate alcohol from labor, then big business, for business reasons, will support his prohibition propaganda. The present-day reformer is very practical, and has a keen scent for the almighty dollar.  
 "Uncle Dudley" in a recent issue of the Boston Globe—and I should explain that the leading editorial in that newspaper each day appears over the signature, "Uncle Dudley"—said in effect that speed was mainly responsible for those human ills that have special emphasis in the present generation. Viewing with much alarm, either sincere or make-believe, all these great social ills, the prohibitionist looks wise and inwardly content, and boldly declares, "Rum did it! Rum did it!" I think Uncle Dudley, who takes a calm, conservative and yet penetrating view of contemporaneous matters, was more nearly correct when he said, "Speed did it!"  
 It is only about ninety years since the first steam railroad was introduced in the United States, and in that time we have seen great growth in rapid transportation and communication, coupled with the introduction of instantaneous transmission of messages by telephone and telegraph. In the old days, thought itself was slow; it had to be, for the mechanical means of transmitting and transferring it into an active and potential force was either slow or absolutely lacking. Things are some different today. Lethargy has been out-distanced in the keen competition that prevails for supremacy, and even thought, which was once slow, is now quicker than the magician's fingers. If any one thing surpasses the quickness of thought in these modern times, it is the snapping of the employer's fingers when he realizes that the employee is not keeping pace with the machine. These are days in which speed counts for a great deal.

To our present-day cities and great industrial points there has been attracted a great stream of labor, which has come to our shores because of the magnetic attractions of our industries. These industries have called louder and louder each year for "more labor," "more labor," "more and cheaper labor." This call for more labor through the manufacturers' megaphones at first

depleted the immediate rural sections in New England, and later found a welcome response from Ireland, and then Canada, sprinkled all the time with the scattered streams from Great Britain and northern parts of Europe, and at the present time being swelled by the constant stream from Southern and Western Europe.

Once or twice weekly for a number of years, parties of these immigrants came under my personal observation at the railroad stations, where they were in the course of distribution to their various destinations. I could not fail to notice that they were invariably cheerful, hopeful, eager, and rugged and healthy-appearing. In order to pass the immigration officers, they had to be physically fit to endure hardships and privations. What happened during the period of my observation may well express the conditions prevailing before that time.

In the eagerness of their search for independence and wealth, many of these latter, living under strange conditions, perhaps not properly nourished, have given their vitality to the machines which the employers—possibly unwittingly in this respect—have speeded up to a point beyond human endurance, with the result that many have lost that physical balance which they as immigrants at the station brought with them, and their contribution to the wealth of the country.

All, or nearly all, of these laborers used alcohol before coming here, and they have continued to use it, probably to no greater degree than was their custom at home. Now, after becoming inefficient through the demand for speed; after dissipating their energy and vitality in an effort to keep up with competition; after sapping their strength in an endeavor to keep up with modern machinery and modern demands that are being made on labor, the prohibitionist steps in, points to the wasted forms and distressful surroundings of those who have not been physically able to keep up the pace,

and proclaims, "Rum did it!" Rum did it!"

To the best of my knowledge, Uncle Dudley, of the Boston Globe, who, so far as I know, holds no brief for the liquor business, is the first impartial observer to come to the front with the explanation that "Speed did it!" "Speed did it!"  
 If an alcoholic diet under home conditions did not make some of these people consumptive, inebriated, nervous wrecks and general deficient, then why should an alcohol diet in this country make them so? It must be due to some other cause than alcohol, and I accept Uncle Dudley's explanation, that "Speed did it!"

### Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL

Observations prises Mercredi à 8 heures du soir.  
 Station: MEUDON, 18 février.  
 Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps couvert; légers vents de l'Est.

TEMPERATURE

La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la Douane, était comme suit:

Heure	Température
7 a. m.	44
9 a. m.	46
11 a. m.	48
1 p. m.	50
3 p. m.	50
5 p. m.	50
7 p. m.	50

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 17 février 1915, à la Nouvelle-Orléans:

Heure	Temp.	Vent.	Pluie.
7 a. m.	44	NE-12	0.0
7 p. m.	50	E-2	0.0

Des Esquisses, Costures, Abonnements, Membres Artificiels, Chaises Roulettes Invalides, Costures, Herminettes, etc., etc.  
**SCHROEDER**  
 1314 RUE CANAL  
 9h30-10h jeu dim

**SIROP ANGELL**  
 CONTRE LA TOUX COQUELUCHE  
 TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE  
 PRIX 25 et 50 SOUS  
 Préparé par **DR. RICHARD ANGELL**  
 Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

**D. MERCIER'S SONS**  
 Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.  
 Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants.  
 Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux blocs de la rue du Canal, 3ème District.

**WHITNEY**  
 CENTRAL NATIONAL BANK  
 ET LA  
**WHITNEY**  
 CENTRAL TRUST AND SAVINGS BANK  
 Avec leur Capitales Combinées, Surplus et Profits non divisés dépassant  
**\$4,500,000**  
 Nous sollicitons votre clientèle pour toutes vos opérations en banque

**F. A. BRUNET**  
 IMPORTATEUR DIRECT  
 HORLOGER, BLOUTIER, JOAILLER  
 313 RUE ROYALE 313  
 ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE  
 La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.  
 Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.  
 Les ordres de la campagne sont sollicités.  
 PHONE MAIN 4300.

**CHARBONS**  
 COKE POUR GAZ ET FONDERIE  
**W. G. COYLE & CO., Inc.**  
 337 RUE CARONDELET  
 PHONE MAIN 2126

**AMUSEMENTS**  
**Orpheum**  
 Phone Main 233  
 PRIX: Matinée, 2:30... 10 à 12; Soirée, 7:30... 10 à 12; MATINEE TOUTS LES JOURS  
**ORPHEUM ROAD SHOW**  
 Charles Gallagher MORRIS CROWN  
 Edith Lyle & Co. Mlle Merry Men.  
 Book & Walker  
 51 Bonaparte Apartments  
 Princess Tear  
 Les Amis 23 Ray  
 Robert's "New" City  
 GARDNER'S TRAVEL WIZARD